

C'Abelle de la Nouvelle-Orleans. NEW ORLEANS BEE PUBLISHING CO., LIMITED.

Bureau: 323 rue de Chartres, coin Conti et Bienville.

Published at the Post Office of New Orleans as Second Class Matter.

POUR LES PETITES ANNONCES DE DEMANDES, VENTES, LOCATIONS, ETC., QUI SE SOLDENT AU PRIX REDUIT DE 10 CENTS LA LIGNE, VOIR UNE AUTRE PAGE DU JOURNAL.

CARNET MONDAIN.

BALS A L'OPERA.

Février-

- 5. Falstaffiens. 8. Mithras. 11. Obéron. 16. Atlantéens. 18. Chevaliers de Momus. 22. Equipe de Protée. 23. Rex. 23. Equipe de Cemus.

TEMPERATURE.

Du 2 février 1909.

Thermomètre de E. Claudel, Opticien, Successeur de E. & L. Claudel, 918 rue Canal, N.-O., Lne. Fahrenheit Centigrade

UNE PLAISANTERIE D'UN GOUT DOUTEUX.

Les hommes sont de grands enfants parfois, lorsqu'ils ne laissent pas percer, bien entendu, que le côté naïf, peut-être de leur nature; mais lorsque ce sont les passions mauvaises qui parlent en eux, ils se montrent sous des traits qui n'ont rien de séduisant, pour parler euphémiquement.

Les réflexions qui précèdent nous viennent à l'esprit en lisant dans une feuille de New York, le Sun, quelques lignes écrites avec esprit critique dont s'inspire la presse du Nord, de l'Est et de l'Ouest toutes les fois qu'elle s'occupe du Sud. Que de fois n'avons-nous pas entendu ces vieux clichés: la guerre est finie, le temps a fait son œuvre, il n'y a plus de lignes de démarcation entre les quatre régions du pays, fraternelles, etc., etc.

Mais ne sont-ce pas ces mêmes gens qui nous lancent à l'étranger des phrases dont la sonorité ne trompe personne, qui entretiennent les passions, les haines qui nous divisent, qui ne permettent jamais au Sud de jouir des mêmes droits qu'eux dans les sphères politiques?

Il est vrai qu'il y a des dissimulations, des dissimulations frappantes entre les races du Sud et du Nord. Le Sud, ce n'est pas sans tristesse que nous l'écrivons, n'a plus sa physionomie d'autrefois; il était moins grand, population parlant, mais il était si attrayant! Et c'est peut-être parce que les avantages qu'il avait sur les autres Etats étaient de l'ordre du plus élevé, qu'on lui en a voulu et qu'on s'est ligé contre lui pour le dépouiller, l'amolir, l'asservir.

Mais si infériorité que soit le Sud de nos jours, il est une chose qu'on lui envie beaucoup et qu'on ne lui enlèvera jamais, c'est son hospitalité. Depuis quarante ans qu'en Louisiane, pour ne parler que de la perle du Sud, une population hétérogène s'est implantée, les mœurs, les idées, les instincts y ont changé; mais il est encore des choses qui nous sont restées, qui sont propres à notre climat, qui appartiennent à notre sol, qui y germent sous les rayons de notre fécondant soleil et qui nous feront toujours regarder d'un oeil de convoitise, de jalousie.

La dernière critique du Sud nous vient de journal de New York; et bien qu'elle soit imméritée, peut-être a-t-elle été provoquée par la plaisanterie d'un des messieurs qui ont invité M. Taft à faire, à la Nouvelle-Orléans, une visite de quelques heures. Avec le sourire aux lèvres, ce monsieur aurait proposé de servir au futur Président de la nation, au repas élyséen, olympien, ou St-Charlien qu'on lui veut donner, une cotelette de crocodile; et il n'en a pas fallu plus pour fournir à la feuille New Yorkaise un sujet d'article.

Le Sun, avec infiniment d'esprit, le plus facile cependant, blague l'Union Progressiste quant au festin qu'elle prépare à M. Taft; mais c'est avec une larme à l'oeil qu'il la supplie de supprimer de son menu la cotelette de crocodile. Espérons que les maîtres-queux de l'Union Progressiste n'insisteront pas sur la cotelette, quand ce ne serait que pour apaiser les craintes du journaliste new-yorkais, et par contre-coup, peut-être, éviter à M. Taft, qui se connaît en mets succulents, les accidents que provoque souvent une manducation trop copieuse. S'imaginant-on le ridicule qui s'attacherait à notre chef d'Etat, s'il lui arrivait de manquer son train pour la plus valable des raisons: un bout de toilette à faire!

Que le Sun se rassure aussi quant au bien-être, au confort que trouvera M. Taft parmi nous; il aura dans son entourage des messieurs qui ne lui laisseront manquer de rien. Sa marche dans nos rues sera triomphale: elle s'accomplira aux sons de la musique, et s'il venait à perdre ses bretelles, on les lui remplacerait bien vite. L'Union Progressiste fait bien les choses, tantôt républicaines, tantôt démocratiques, sa tête s'entend, elle n'a qu'une visée, et pour y arriver elle travaille avec un beau zèle: rendre à la Cité du Croissant son lustre d'antan; mais lui rendra-t-elle jamais sa chevalerie!... et son aristocratie!

UN ANNIVERSAIRE.

C'était le 19 janvier, l'anniversaire de la terrible journée de Buena Vista, la dernière sortie de siège de Paris.

A l'attaque désespérée de la Fougère, qui coûta tant de morts à la petite armée assiégée, la charge fut battue par le même tambour qui, douze ans auparavant, avait entraîné les troupes françaises victorieuses à la prise de la fameuse tour de Solferino.

Frédéric Hiest, un vétéran de Crémée, avait repris du service après la déclaration de la guerre. A la tête de la compagnie du capitaine Brachet — un Criméen aussi — il parvint, en battant la charge, jusqu'au mur du parc, qu'il escalada sous une pluie de balles.

—Tambour! n'allez pas plus loin, lui crièrent les officiers. Un ordre supérieur venait d'enjoindre la retraite, et Hiest, l'armette au cœur, dut exécuter la consigne.

Le vieux tambour de l'Italie vit toujours et il espère bien fêter le prochain cinquantenaire de Solferino avec les derniers vétérans que la mort a épargnés.

JOURNAL D'UN COMEDIEN

Si certains amateurs de théâtre, tout en rendant justice à l'incontestable talent de M. Huguenet, ont paru cependant manifester quelque surprise de le voir prendre place à la Comédie Française, un peu tardivement peut-être, on pourrait leur opposer bien des arguments plaidant en faveur de la sage décision de M. l'administrateur général et de MM. les membres du comité.

En admettant que M. Huguenet ait fait ses études au Conservatoire, on ne peut se dissimuler que, dans ce cas, il n'eût pu prétendre au concours de son talent, si sobre, si vivant, si personnel, à des ouvrages tels que le "Carrière", la "Robe rouge", le "Secret de Polichinelle", et dernièrement encore, dans le "Chant du Cygne", où il prôlait de si élégante manière la reprise de mon rôle dans le "Père prodigue". Ou bien alors ne s'étant pas produit dans ces intéressants ouvrages, il lui faudrait à cette heure marquer le pas, et aspirer à une situation que, sans études classiques, il vient de conquérir si brillamment en une seule soirée.

La Comédie Française étant à coup sûr le seul théâtre de Paris où le public manifeste un bienveillant dédain en ce qui touche l'écrite de naissance de ses artistes préférés, M. Huguenet a devant lui, grâce à son amable et sympathique extérieur, un champ assez vaste à parcourir encore pour l'un de ses "douteuses" inquiétudes. Et si quelque critique dénué de bienveillance lui jette à la tête ce mot "un parvenu", il a le droit de répondre qu'il est doublement fier de ce titre, puisque parvenu dans cette noble maison, c'est réussissant deux fois.

Son cas, d'ailleurs, n'a rien d'exceptionnel et le brillant comédien peut se retrancher derrière de nombreux précédents. Brindeau, le créateur du répertoire de Musset; Bressant, qui fut par la suite professeur au Conservatoire; Lafontaine, et le signataire de cet article, n'ont pas eu la précieuse bonne fortune de l'enseignement, et cependant ils sont parvenus à se faire une place honorable, aux côtés de maîtres dont le talent avait bénéficié de l'école. Je ne prends pas dire par là que ces exceptions peuvent servir de règle aux jeunes gens qui se destinent au théâtre, et que, si ma carrière était à son début, je préférerais ce que j'ai fait. Loin de moi cependant par le théâtre Beau-marchais pour arriver rue de Richelieu n'est pas, assurément, le chemin le plus facile et le plus court. Non! et si les années passées dans onze théâtres à jouer de pâles et jeunes seigneurs, les avoir employées à faire de vaines études au Conservatoire, j'y aurais appris de bonne heure cette grammaire de l'art que rien ne

saurait remplacer, car elle seule donne au comédien cette qualité maîtresse, le style!

Je le compris, en pénétrant dans cette noble maison, à laquelle je n'avais jamais osé penser, et ce ne fut qu'au contact des maîtres que j'essayai, dans un travail de chaque jour, de me rendre compte de ce qui me restait à apprendre.... C'est à dire tout!

Que ces souvenirs sont déjà loin et près cependant; et avec quel tristesse il me faut constater que parmi ceux qui voulaient me servir la main à l'heure de la réparation, les rangs se sont terriblement éclaircis! Mais telle est la vitalité de cette maison où nul n'est indispensible — et c'est une de ses forces — qu'elle continue sa route glorieuse, fière du passé, honorant ses morts, mais ouvrant aux jeunes gens les riants chemins de l'avenir! Plus forte que l'envie, au dessus de la calomnie, dédaigneuse de ses destructeurs, elle demeure toujours debout, vaillante, discutée par ceux-ci, défendue par ceux-là, et surtout "supérieure aux événements", comme dit Figaro, elle conservera longtemps encore la faveur du public, et à la première occasion, elle offrira son concours généreux à l'un de ceux qui l'auront le plus vivement attaquée.

En matière de charité, la Comédie Française a d'ailleurs prouvé depuis longtemps qu'elle n'a pas plus d'opinion politique que de rancune pour ses adversaires déclarés. Et puis, il convient de le reconnaître, il s'y produit un fait qui m'a souvent frappé. Si les relations des comédiens entre eux peuvent être tendues à certains moments, et il est bien difficile qu'il en soit autrement dans une profession où la compétition est incessante, dans le seul art où la personne soit en jeu, quand il s'agit de l'interprétation de l'ouvrage en cours de répétition, on reste surpris de voir ces mêmes comédiens de valeur se donner et recevoir des conseils comme de jeunes débutants, et l'on peut hardiment affirmer que si les sociétaires sont divisés parfois sur certaines questions administratives, en revanche, ils sont unanimes et solidaires lorsqu'il s'agit du drapeau de la maison.

Dans ces derniers temps, si on leur a reproché parfois de donner au mouvement réaliste une sorte de réserve locale, il serait juste cependant de remarquer que l'ur éducation première est à elle seule un sérieux obstacle aux manifestations d'un art nouveau, qui semble lui-même chercher une forme nouvelle, et que malgré le souci de ne pas rester en arrière du mouvement progressiste, il leur est difficile de s'aventurer sans réserve dans une voie où le public, tout en applaudissant à leurs efforts, ne les suivrait pas sans un secret déplaisir.

Quand le public va dans certains théâtres de Paris, il a coutume de dire: "Ce soir, je vais entendre Guitty — ou Réjane", et quand il doit se rendre rue de Richelieu, il dit simplement: "Ce soir, je vais à la Comédie Française." Il y a là une nuance, tout à fait à l'avantage de cette scène privilégiée. Un répertoire de chefs-d'œuvre, une troupe d'ensemble, voilà sa force, sa supériorité indiscutable.

Et puis, il faut bien le dire, ce qui semble rechercher sa clientèle bourgeoise, c'est de préférence l'audition de pièces se passant dans un monde qui se révèle à lui par le beau langage, les correctes manières, en un mot le charme d'une société à laquelle son imagination prêt toutes les éducations du cœur et de l'esprit, et

qui, pendant un soir, devient pour elle l'initiation mondaine d'un milieu dont elle a l'irrésistible curiosité.

Au théâtre Antoine, me disait un de mes amis, un artiste peut, si la situation l'exige, entacher ses chaussures de boue, de vraie boue. A la Comédie Française, pour rester "de la Maison", cette boue doit être simulée — par de la poudre de riz délayée dans de l'eau parfumée.

Je me souviens qu'un soir, un vieil abonné, au lendemain d'une pièce qu'il eût été préférable que la Comédie ne jouât pas, me mettait sous les yeux ces quelques lignes d'un célèbre critique:

"Un succès obtenu à la Comédie Française contre les principes est, pour la littérature, une calamité publique.

"Le plaisir est resserré dans les entraves de la vraisemblance. L'art exerce une police sévère sur toutes les jouissances qu'on éprouve, et l'on ne doit s'y livrer aux mouvements les plus violents du cœur qu'avec l'approbation de la raison et du bon sens."

Allez donc faire admettre cette théorie à l'auteur qui ferait le maximum, alors même que son ouvrage serait une calamité publique!

Il est vrai que je parle d'une époque éloignée; mais il n'y a d'agréable dans le passé ce qui console du présent.

FREDERIC FEBVRE.

UN DISCOURS

— DU —

Ministre des affaires étrangères du Japon.

Tokio, Japon, 2 février — Le ministre des affaires étrangères, M. Komura, dans un discours prononcé aujourd'hui à la Chambre a déclaré que le gouvernement japonais était convaincu que les mesures anti-japonaises, actuellement en discussion devant la Législature de la Californie ne soulevaient pas de complications entre les deux pays et que le Japon pouvait compter sur l'esprit de justice du peuple américain et sur les dispositions amicales du gouvernement des Etats Unis.

Le comte Komura a commencé son discours sur ces mots: "La politique étrangère de l'Empire doit avoir pour but le maintien de la paix et le développement des ressources nationales."

"L'amitié qui lie le Japon et les Etats Unis est traditionnelle et il est absolument nécessaire que les deux pays s'attachent à maintenir intacts ces sentiments d'amitié, à les étendre et à les fortifier par tous les moyens possibles."

"Il semble que des doutes se sont élevés dans certains milieux sur la sincérité de nos intentions. Afin d'éclaircir ce malentendu les deux gouvernements ont jugé convenable d'échanger des notes diplomatiques, annonçant officiellement leur politique commune, qui, j'en suis convaincu, aura comme résultat de maintenir le calme et la paix en Extrême-Orient."

"En ce qui concerne les projets de loi défavorables au Japonais, actuellement pendants devant la Législature de la Californie, le gouvernement impérial compte sur le sens de justice du peuple américain et sur les dispositions amicales du gouvernement fédéral et espère en toute confiance que cette question ne soulevra pas de complications internationales."

"Le premier point qui réclame notre attention est le problème de l'émigration. En présence des nouvelles conditions internationales,

les imposées au Japon il est devenu nécessaire que notre peuple, au lieu de se disséminer dans des pays étrangers, se concentre en Extrême-Orient et unisse ses efforts pour développer notre commerce et notre industrie.

"Ce sont ces considérations qui ont conduit notre gouvernement à négocier un traité avec le Canada et les Etats Unis en vue de restreindre l'émigration des ouvriers japonais. Parlant de la Grande Bretagne, le ministre a dit que les relations entre les deux pays étaient de la plus haute importance et avaient heureusement contribué à assurer le maintien de la paix en Extrême-Orient, but principal de leur alliance."

"Cette alliance, a ajouté le ministre, a constamment gagné en force et en solidité et repose sur des fondations durables." Les relations entre le Japon et la Russie deviennent chaque jour plus intimes, résultat qui a été achevé grâce à la manière scrupuleuse avec laquelle les deux gouvernements ont observé le traité qui règle leur attitude dans le Pacifique.

Touchant ensuite aux relations que le Japon entretient avec la France et l'Allemagne, le ministre a déclaré qu'elles étaient de plus satisfaisantes.

Au sujet de la Chine, le comte Komura s'est exprimé en ces termes:

"En présence de l'importance et de l'éloignement de nos relations avec la Chine, il est évident que les deux pays devraient être liés par une sincère amitié et par une considération mutuelle. Nous avons invariablement suivi comme règle l'observation du principe de la porte ouverte et nous sommes fermement déterminés à adhérer à ce principe avec la plus absolue loyauté."

Le comte Komura a terminé son discours en annonçant que le gouvernement japonais avait ré solu de dénoncer les traités de commerce actuellement en vigueur et que les puissances seraient prochainement notifiées de cette intention.

Les nouveaux traités qui seront conclus seront entièrement basés sur le principe de la réciprocité. Suivant que le ministre des affaires étrangères eut terminé son discours, le comte Hattori, un des chefs de l'opposition, a pris la parole et a attaqué avec une extrême violence la politique étrangère du gouvernement.

L'orateur a tout particulièrement critiqué les termes de l'entente récemment conclue entre le Japon et les Etats Unis en disant que le ministre des affaires étrangères japonais avait été forcé par le gouvernement américain à signer cette entente et que les récents événements prouvaient que le sentiment anti-japonais n'était pas mort aux Etats Unis.

THEATRES.

ORPHEUM.

Il serait impossible de faire un choix entre les divers numéros dont se compose le programme de vaudeville qu'offre cette semaine l'Orpheum. Tous sont également bons et bien exécutés, et le public ne méage pas ses applaudissements aux excellents artistes qui paraissent successivement en scène.

TULANE.

"The Man of the Hour", l'intéressante pièce qui tient cette semaine l'Orpheum du Tulane sera donnée cet après-midi en matinée, et tout fait prévoir qu'un public

nombreux assistera à cette représentation. A partir de dimanche, la direction du Tulane offre au public néo-orléans "Fifty Miles from Boston", l'une des meilleures pièces dues à la plume de George M. Coban, l'auteur populaire.

CRESOENT.

Les deux représentations de "The Singside of Broadway", données hier au Crescent, avaient attiré un nombreux public. Cette fois comédie musicale peut passer à juste titre pour un modèle de genre. Elle jouée comme elle l'est par d'excellents artistes, elle doit infirmer tout blâme au public. En matinée demain et samedi.

Conseil Municipal.

La séance régulière des membres du Conseil Municipal a été tenue hier soir sous la présidence de M. McKracken.

Le message du maire contient les communications suivantes: Pétition des contribuables de la rue Chestnut, demandant de retirer leur signature à la communication relative au pavage de la rue Chestnut.

Rapport mensuel du Commissaire des Edifices Publics.

Rapport annuel du Bureau des Commissaires du Parc Audubon. Communication de M. A. L. Ponder, avocat de la Commission pour la protection du gibier, des poissons et des oiseaux, soumettant un projet de loi pour la protection des alligators.

Communication de M. Albert Tordano relativement à un certain donance soumise à l'arrestation de l'avenue Esplanade et des rues Bayou et Miru ainsi qu'une opinion de l'ingénieur de la ville sur ce sujet. Compte de Frank T. Howard, directeur de la compagnie du Water Works.

Communication du docteur J. C. Beard relativement au maintien de l'hôpital des pestiférés. Communication de M. Sam W. Wells relativement au trafic de journaux véhiculés sur le nouveau pavage rue Carondelet.

Communication du contrôleur appelant l'attention sur l'expiration des contrats avec les agents fiscaux et de l'imprimeur de la ville.

Nomination de G. Under Abbott membre du chemin de fer de ceinture en remplacement de A. B. Gillis, démissionnaire.

Le maire soumet également un message spécial appelant l'attention du Conseil sur la nécessité d'une ordonnance pourvoyant au bail de West End pour l'année courante avec la N. O. Railway and Light Co. Le message au maire est reçu et les communications sont référées aux comités propres.

Plusieurs ordonnances sont ensuite finalement adoptées entre autres celle du docteur Russell relativement à la preuve de la tuberculose sur les vaches laitières. Cette dernière soumise à la signature du docteur O'Reilly président du Bureau de Santé est adoptée sans discussion par onze voix contre neuf.

Après la lecture des affaires nouvelles la séance est levée.

Le Banquet en l'honneur de M. Taft.

L'Union Progressiste qui s'occupe activement des préparatifs pour la réception de M. Taft, le président des Etats-Unis, a décidé que le grand banquet populaire donné en son honneur serait lieu à l'Hôtel Grunewald, à la Nouvelle-Orléans le 11 février à bord du croiseur "North Carolina". Immédiatement après son débarquement, le président fera une promenade en automobile dans les principaux quartiers de la ville accompagné du gouverneur Sanders, du maire Behrman et des délégués de divers comités.

Il est probable que plus de mille personnes assisteront au banquet donné à l'Hôtel Grunewald, banquet au cours duquel M. Taft prendra la parole.

Feuilleton

— DB —

L'ABELLE DE LA N. O.

No. 47. Commencé le 14 déc. 1908

LA

Princesse Noire

GRAND ROMAN INEDIT

PAR PAUL MARGUERITE

DEUXIEME PARTIE

LA VENGEANCE DU MARQUIS

V

TOT OU TARD, LA VERITE SORT DU PUITS

(Suite.)

— C'est ce qui vous trompe monsieur le marquis. Moi qui ne

sais qu'une guesse, j'ai confiance en vous; Mand vous appartendra, et vous signerez le lendemain la dotation.

M. de Morailles avait signé le répugnant pacte. Son désir avait été la révolte de sa conscience, le dégoût d'une telle compromission.

Et l'ivresse de posséder miss Mand qu'à sa grande surprise il découvrait vierge, étouffait passagèrement en lui la honte et la fureur, les mille doutes enragés, l'incertitude, puis la certitude aveugle, toutes les furies de la vengeance que la révélation tardive, enfin, mais enfin! de l'adultère de la marquise avait déchaînées en lui.

— Eh bien, me voilà! Et une voix riante.

Et bien prise dans son amant noir, qui accusait les contours gracieux de son corps ferme, Mand Kiss, éblouissante s'avança vers le marquis.

— Et la mère, attendait ces derniers sur le quai et qu'une bonne voiture de remise, commandée pour le malade, allait les emporter tous trois vers leur logis.

Presque aveugle, conduite par une servante, mais toujours droite et gardant son ton de commandement, la vieille madame Mitre, dont les cheveux étaient d'un blanc de neige à présent, avait remercié avec une aigreur polie les hôtes bienveillants à qui Edgard avait dû tant de soin.

Elle attribuait le lamentable état de son fils à ce malheureux amour qu'elle soupçonnait vivant encore dans son cœur, et elle le déplorait de tout son blâme assésé.

En rentrant dans leur appartement Le Chars avait tout dit à Jeanne, ses perles au jeu le goût maladif, la mauvaise passion qui l'avait ensorcelé.

Elle l'avait regardé avec des yeux si douloureux, qu'il avait pleuré de honte. Emue de pitié, elle avait cherché à le consoler.

Elle l'avait serré dans ses bras avec bonté, il s'était appuyé de sa courageuse compagne, et comme en attendant la douceur grave de ses reproches, une amertume pleine de douleur.

— Ton argent t'appartient cher ami, avait-elle dit. Si nous étions seuls, toi et moi, aucune pensée égoïste et personnelle ne me ferait te parler ainsi....

Mais l'enfant, te se certain-

ment songé à la dette morale que nous contractions envers lui, envers Armore qui nous a délégué ses droits maternels....

— Ah! c'est ce qui me désole et redouble mon tourment. Je sais que tu accepteras généralement que je l'aie appauvrie. Mais Jacques, qui doit tout attendre de toi et de moi, qui n'a que nous pour le protéger, et cette ornière qu'est l'argent, l'argent seul au monde!

— N'exagère rien. Il n'y a pas que l'argent. Le mérite compte aussi dans les chances de l'existence. Jacques est intelligent. Pourquoi n'en aurait-il pas un jour?

— Ou, mais que nous venions à disparaître avant qu'il ait fait ses vieilles....

— Ce serait un grand malheur, et c'en est un que tu sies perdu tant d'argent. Combien au juste! — Plus de deux cent mille francs!....

Elle sentit peine en entrevoyant l'étendue du désastre, à réprimer un geste de surprise navrée; mais brave, elle reprit:

— Eh bien, nous restreindrions nos dépenses. Si j'avais eu, j'aurais été moins dépensière en robes, si-elle avec une fausse gaieté à laquelle il ne se méprit pas, car il avait compris, au contraire, elle était raisonnable dans ce budget de la toilette et laud pour la plupart des ménages.

— Te bonté pour moi, ma chère

Jeanne redouble mes remerciements.

— N'en fais plus, donne-moi seulement ta parole de ne jamais jouer.

— Ne doute pas de moi, fit-il vivement, je t'en supplie. Je me corrigerai, je te jure. Si la tentation revenait m'obséder, je t'en donnerais et je me confierais à toi, comme je l'ai fait malheureusement cette fois-ci trop tard!

— Non, cher Marquis, pas trop tard. Tu as agi en mari loyal, en cœur fidèle.

— Tu es trop indulgente, je me jure si sévèrement!

Elle lui dit: — Qui sait, nous étions si heureux, trop heureux peut-être. Ce sera la rançon de notre bonheur.

Mais malgré le courage qu'elle s'efforçait de lui donner, elle avait senti un froid brusque lui glacer le cœur. Que de nouvelles alarmes, peut-être, lui étaient réservées, avec ce caractère instable et passionné....

Elle voulait espérer.

Des baisers scellèrent son pardon tendre et les regrets de Marquis.

oines, arceaux de jour bleu entrava dans la faite des allées.

Jeanne et Marquis, après un regard à leurs valises et avec cet instinct qu'on a de s'assurer qu'on n'oublie rien, se soulevèrent, tandis que Jacques à la portière, près de Louise, contemplait gaimement le paysage.

— Comme Armore va être heureuse, murmura madame Le Chars.

— Je suis sûr qu'elle nous attend à la gare, dit son mari.

Il n'ajouta pas, mais pensa: "Peurra qu'il ne l'ait pas accompagnée."

Le train franchissait un tunnel. On arrivait.

Une minute après, descendus sur le quai et cherchant en vain madame de Morailles du regard, les Le Chars voyaient s'approcher d'eux un prétre d'une élégante simplicité qui, avec une grâce parfaite, les salua en se présentant:

— Le père Rémy.

Il les avait reconnus, Marquis à son air distingué et à sa robe nette, Jeanne à sa ressemblance avec le portrait qu'il avait souvent entendu faire d'elle. D'ailleurs, la présence de l'enfant certifié qu'il ne se trompait pas en s'avançant vers ce groupe de trois personnes.

— Je vous apporte, dit-il, les excuses et les regrets de madame la marquise; le landau dans lequel elle devait venir vous prendre s'est trouvé indisponible par

suite de la nécessité d'une réparation dont on ne s'est aperçu qu'au dernier moment et qu'on n'a pu faire au jour.

— Mais vous allez trouver la victoria qui m'a amené et qui vous contiendra tous trois.

— Et l'ombibus du château va arriver, qui prendra votre femme de charge et vos valises.

Il se fit un devoir de guider les arrivants vers la sortie et de les accompagner jusqu'à la voiture où le cocher, qui avait mis pied à terre, avait fort à faire à maintenir aidé d'un portefaix, une jeune noire magnifique qui se cabrait, éberlée par les sifflets de la locomotive.

— C'est surprenant, dit le père, cette bête qui est nerveuse — le marquis m'en avait prévenu — m'a conduit fort sagement.

Il jeta un coup d'oeil sur le cocher qui — était-ce l'effort qu'il faisait ou la conséquence d'une station prolongée à la barrière? — paraissait apoplectique.

— Eh bien, Joseph cette bête a donc peur?

— C'en est rien, ce n'est rien, bredouille l'homme d'une voix puissante, car il avait profité de l'attente pour s'offrir, coup sur coup deux absinthes, ce qui ne l'empêchait pas de garder la raideur du décorum.

Une inquiétude avait passé sur le visage de Jeanne, elle tremblait toujours pour Jacques; si un accident....

Mais déjà la jument se calmait